

les filles de ce pays assez présentes à la mémoire et, je n'en trouve aucune qui soit digne de te faire perdre la cervelle.

— Vous vous trompez encore, mon père, elle est laide.

— Mais sais-tu que je n'y comprends plus rien ! s'écria M. de Czernyi, visiblement intrigué. Tu n'es pas amoureux, tu choisis une fille pauvre et laide ; que diable as-tu donc ! et, d'abord, comme s'appelle-t-elle ?

— Dona Herminia, mon père.

— Comment, ce laideron ? la fille du général ? cela devient curieux. Voyons, mon enfant, conte-moi un peu l'histoire de tes amours, mais bonnement, sans métaphysique ni réticences.

— L'histoire de mes amours, comme vous les appelez, est bien courte et je crois, mon père, qu'après l'avoir entendue vous me rendrez justice et que vous ne verrez en moi ni un fou ni un ambitieux. Le désœuvrement, l'occasion, peut-être une certaine attraction m'ont fait fréquenter assidument depuis un mois la maison du général. Le hasard m'a presque toujours fait rencontrer Dona Herminia seule, et dans ces entretiens commencés par pure politesse, continués avec un intérêt, je l'avoue, toujours croissant et puis dans une intimité absolue, j'ai pu lire à mon aise dans un cœur dont on ne me défendait point l'accès. Dona Herminia est bien douée. Elle est laide, mais elle le sait, elle le dit elle-même, et c'est peut-être une chance de plus pour l'avenir. Bien que son père se soit peu occupé d'elle, il n'a pu faire autrement que de l'initier par la pensée à notre civilisation européenne, et Dona Herminia méprise profondément les coutumes de son pays. Elle brûle de s'instruire, tout en convenant d'une ignorance dont on ne peut lui faire un reproche. Qui lui en voudrait de ne pas savoir, alors qu'il n'existe ici de professeur d'au-